

Daniel Simon

Au prochain arrêt je descends

Illustration de couverture
Pierre Duys

Collection Pleine Lune

Quand vient la Silencieuse et coupe la tête des
tulipes :

Qui gagne ?

Qui perd ?

Qui s'avance vers la fenêtre ?

Qui nomme en premier son nom ?

(...)

*Paul Celan, Chanson d'une dame l'ombre
(La rose de personne)*

Chuchotements

Des hommes, des femmes, il y en eut tant autour de la table le soir, et le matin s'enlumina de ce qu'ils laissaient dans la nuit. Ça se décomposait lentement dans le sommeil et rejoignait par fragments la mémoire endormie comme un chat sur un meuble silencieux se réveille le matin et s'ébroue des derniers brouillards de l'engourdissement.

Le temps a passé, la table est toujours là, la nuit demeure plus silencieuse. Beaucoup s'en sont allés achever leur promenade dans des landes lointaines.

Écrire et les voici, deux phrases, un mot, surgis du calme paysage de l'oubli. Un chagrin parfois, la cicatrice d'une trahison, d'une honte, d'un amour si discret qu'il ne fut jamais nommé, des bruits, des fugues, des bleuets au seuil des forêts.

Texte à l'endroit, texte à l'envers de soi, texte comme ça, une main dans le sable et retenir les grains, compter, aligner, écrire avec ces minuscules formes la mer allée, le soleil, la vague et les abysses.

Texte de nuit, texte de jour accolés que la langue délie dans des chants répétés, cousus de vives flammes ou d'obscures litanies, texte claudiquant dans la phrase rompue, texte sans pardon pour le bègue ou le sourd, texte sans pitié pour l'amateur farci de beauté de bazar, texte en mitrailles ou pâtés de saindoux, la lumière peut-être effacera les ombres mal venues, retiendra les plus fines, cruelles, nécessaires confusions de la nuit.

Les mots sont cabosses vilebrequins, glaïeuls, apostrophes, génocides, desserts et autres cosses calcaires d'une langue ouverte comme une cage aux barreaux dispersés.

Des nuits de rêves, de cauchemars, de visions,
d'éclats, de tumultes
et l'on se tend vers l'aube épuisés de quitter le
ring des sommeils douloureux,
tes bras, seuls, en barrage contre l'inusable,
l'élongation du temps,
tes bras de lait, de soie et de taffetas, tes bras de
talc et de parfums, tes bras
d'étouffement et d'étranglement joyeux, tes bras
humides et chauds dans le combat,
tes bras sanglés de bijoux et de cuir, tes bras
dépliés comme une ville ouverte,
tes bras en remparts contre la fin de tout et de
chacun, tes bras suffisent, tes bras
sont un cerceau qui tourne sur l'azur, roule vers
l'horizon et m'entraîne hors d'ici, de moi,
de la nuit et du jour, tes bras auraient pu,
pouvaient, ne peuvent plus,
les digues ont cédé, les terres immergées, nous
allons si nus dans de telles errances,
trop enlacés encore à des bras de vestiges, de
ruines et d'illusions
qu'il nous faut le sommeil et l'arche d'un poème,
un temps pris sur le temps,
de la durée façonnée à la main en nappe sur la
table
où le cahier repose à côté du crayon.

Nos histoires sont de plus en plus simples,
des histoires à deux temps, il tire il est mort,
il est mort et il tire, un jour méchant,
un autre bon martyr empaleur,
chacun son tour de la mitraille au cœur,
nous le savons c'est une étape à franchir
avant l'extinction mais nous ne le voulons pas,
de toutes nos forces nous rêvons d'autre chose,
d'une épopée nouvelle après la glaciation
des temps des hommes et des dieux épuisés
d'être réveillés à toute heure du jour de la nuit,
pour un oui pour un non,
nous soufflons sur le feu des braises de givre noir,
notre haleine n'a plus la fraîcheur du début,
nos forces diminuent et nos forces grandissent
dans le même mouvement la même nuit gelée,
il va nous falloir un tout petit peu plus, un rien
d'amour en plus pour vivre jusqu'à demain,
un rien de temps en plus pour aimer le matin.

Nous avons mangé le pain les noix l'ail
et le beurre,
au pied de l'escalier nous avons bu le vin,
nous le faisons tourner d'une gorge à l'autre,
nous tétions comme des pauvres
en attente d'un coup de pouce,
une rude accolade pour
arracher nos corps un moment du travail,
du ciment, des briques
et de la soumission, la régalade
et nous avions seize ans,
nous buvions comme des pauvres,
nous étions fiers de ressembler
à ceux qui nous relevaient la tête,
puis l'oignon cru, le couteau
passe de mains en mains, des rires, des silences,
de longs silences,
on mâche, on grogne, on déglutit
et dans le bruit, des ventres
se remplissent et chassent encore
un temps la peur,
la connaissance de ce qui se passe
en haut de l'escalier,
des pas, des voix, la vie qui monnaye son passage,
on se rince la bouche dans une dernière goulée,
on crache dans la terre des fondations,
la boue, le fond,
chacun son tour, on se tait à nouveau,

le travail vide les mots
de la conversation, la chaîne des corps
se remet en marche,
les hommes attendent le soir pour dire,
quelques phrases harassées,
à l'abri de soi, dans la nuit sans mémoire.

1.

Le vent annonce sa venue, se retire
devant la pluie,
sème ses odeurs de mélancolie que je respire
derrière les vitres,
c'est peu ce besoin de refuge, c'est si léger parfois,
on court, on se met à l'abri, on écoute l'enfance
courir dans les allées d'argent,
puis ça se calme, le vent est à peine audible,
il murmure encore
ses enchantements dans une langue inconnue
et que nous connaissions,
on respire, on se remet en marche
sur la terre nettoyée
de nos derniers chagrins.

2.

Des nuages se sont affaissés,
du linge trempé sur la corde,
s'égoutte dans le silence encore frais,
un peu de ciel picore la terre,
nous allons en évitant les flaques
où naîtront des sirènes,
elles sont nos purs amours derrière lesquelles
on court,
en attendant l'averse en notre cœur serré.

Pour Jose Geraldo

Un texte pour le vent du nord, le meltem, le
siroco, l'alizé, le noroît,
un texte pour chaque souffle égorgé
par la bise qui siffle,
un texte qui clapote dans les heurts des vallées
avant le vomi des moraines où coulent des
accents de rocailles,
un texte pour la cime et le fouet des branches
en arcs et flèches au chant de mort,
un texte pour les hommes debout
marmonnant la tempête
qu'ils serrent entre leurs bras d'amour éparpillé,
un texte pour les hommes couchés
sous la terre, les cendres et les flots sans retour,
un texte pour le matin tendu comme une corde
dans le gel des orchestres,
un texte pour la nuit, les lampes vacillantes
et le chien qui aboie,
un texte pour mon amour, la neige de l'enfance,
l'herbe coupée du soir et la mer qui revient,
un texte pour la chanson des errants, les pieds
des pauvres gens et la faim en remugles,
un texte pour les sans voix dans le chahut
du silence déserteur,
un texte pour la musique, le murmure des anges,
un texte.

Pour Rio di Maria

Je me suis promis vite
de n'y croire jamais à ces rodomontades
des origines, du sol, du sang
et des identités asthmatiques en quête
d'un vieux souffle pour dire un vide,
une fontaine éparpillée dans laquelle on patauge,
ces temps innocents des meurtres bienveillants,
des machettes et des fours,
de la bêtise et du sexe vengeur,
ce temps perdu à racler les fonds de terroir.

Je me suis promis de ne pas y être attaché
à l'origine de mes parents, géniteurs,
morts aujourd'hui et plus souvent avant,
à l'homme nu que je fus et vers qui je me tourne
chaque nuit dans la mesure du temps,
mon unique linceul,
j'écris sur la blancheur des refrains en mesure
du territoire des hommes
où je vais le plus souvent seul.

Un trou, un cratère, une sonde où je tombe,
l'origine est une chute sans fin,
des histoires bricolées de l'antérieur,
des bandages glacés sur des corps de paroles,
des récits protecteurs, ridicules, risibles,
papiers d'identité de piètre qualité
que nous tendons dans des présents féroces
frissonnants du bonheur des dindons de pays.

Des fumerolles de la neige
de la matière effilochée
au fond des yeux parfois
un grand amour virevolte
par-delà les toits
et je m'en vais
à sa recherche encore
une fois la dernière je me dis
sur mes épaules de la poussière
peut-être aussi le temps
en effleurements soudains
de l'air de l'air de l'air
de rien ou si peu
ça ne pèse pas la vie
qui passe sous la clôture
en accrochant ses cheveux
le corps aspire à se jeter
dans ce grand champ humide
dévale vers le troupeau paisible
le vent est tombé
la nuit se met en route
j'arrive.

Pour Suzy Cohen

Je travaille un poème ça fait longtemps
un village où je vais en frappant
à la porte des paroles déposées
là autre part je ne sais plus depuis
je sonne je cogne j'appelle je crie
sous les tuiles parfois ils dorment
dans le puits et tous ces mots
qu'on aime quand ils manquent
le soir ils viennent ouvrent
passent la tête dans l'ombre
souvent s'en vont dans l'odeur
des cuisines des légumes des viandes
collent aux choses familières
disparaissent dans le couloir froid
de la nuit des fatigues du jour
ils dorment dans les chambres
où je me suis parfois abandonné
pour que le rouge le bleu le jaune
des coups de feu dans la rétine
laissent leurs traces dans ce poème
toujours repris en mains
jusqu'au matin.

Région froide de l'homme
en ce trou glaciaire
tombe en lui-même
paupières cousues en fils
de grâce bienveillante
frisson parfois
c'est déjà beaucoup
pauvres qui ne savez
vous regardons minutieusement
méticuleux mépris
de l'homme sans
sans rien sans moins
encore
ponctuation de la famine
sans texte sans voix
sans rien pour dire
silence effroi
en ce vocabulaire
des internés désintégrés
sans rien pour dire
ce rien de glace
qui tombe en moi
silence effroi
sans rien pour dire.

1.

Ne pas attendre
les attendre
viennent partent
prennent le temps parfois
je dis souvent parfois
ça n'a plus d'importance
déjà presque jadis
le temps est passé

« Merci pour ton appel »

2.

La neige est tombée
sur le silence
fin de journée
la nuit à peine
sortir la toucher
flocon par flocon
par-ci par-là
une sirène personne
lumières de fête
se sont couchées
dans les bourrasques
silence
le téléphone sonne
ça va oui promis
ne t'inquiète pas

« Merci pour ton appel »

3.

Rien presque rien
peste choléra
« Niveau quatre »
couvrez-vous bien
il fait si froid
dedans dehors
peut-être peut-être pas
j'ouvre un vieux livre
une maison de ma jeunesse
j'entre et me chauffe
au feu des cendres
le répondeur de loin

« Merci pour ton appel »

4.

Nation rassemblée
sur des vides communs
emplis jusqu'à la gueule
d'une langue sommaire
à torts et à travers
annonces de la peste
le football a joué
sarabande des héros
tard la pluie
délivre les boulevards
je te réponds demain

« Merci pour ton appel »

5.

D'un pas léger
aller sous le couvert
des murmures
le ciel les brumes
le vertige des étoiles
accéder au silence
des hommes cabossés
se défaire de l'inquiétude
de vivre si bas
reprendre haleine
ça ne dure pas
un souffle tenu un temps
ils sont si loin
presque effacés
ça prend la place
presque toute
ce remugle
je veux leur dire
encore

« Merci pour ton appel »

6.

Plaintes du jour de nuit
plaintes anciennes et soudaines
plaintes où nous dormons
repliés des oiseaux délicats
rêveurs nuits blanches
vies précieuses
si délicieusement cruelles

des hommes chassés de leur lit
du nid de leur maison
arriveront demain
les yeux encolérés
chagrin d'une pure vengeance
oui-da
la houe ou le fer
sur l'épaule la hanche
descendent des hauteurs
misérables et célestes
mortellement frappés
avant d'avoir aimé vécu
désespérez creusez haussez
murs chicanes tourelles
ils sont là ils arrivent
jouez déjà l'orchestre de la mort
d'Europe vieille mère
que j'aime hais également
ils sont là
depuis longtemps ici là
insomnies toujours
Europe vieille catin
je sais je vais
dans le solde des matins
de paix

« Merci pour ton appel »

Pour Rose Condo

Pauvres humains d'exils
en nous
nous rassemblons
nous serrons pour laisser place
à cet intrus fréquent
un endroit de reconnaissance
un rien suffit
pour ne pas être en trop
un rien c'est beaucoup
malheur d'être si encombrés
de nous de ce vaste monde
en cet endroit surchargé
de nous
comment vais-je me lester
de ces morceaux d'ailleurs
d'autres m'occupent
si loin
d'un coup la porte
s'est ouverte
aux mondes fracassés
en moi brisés mêlés
et moi redressé
dans un nouvel
assemblage fragile
nécessaire et vital
enfin.

Les genêts sont encore en fleurs
dans les montagnes là-bas
où couraient nos amours
dans les branches rétives
les genêts sont toujours en fleurs
et les amours précipitées
dans des parfums de sauge
où elle posait son beau corps
blanc dénudé dans l'ignorance
de mes hésitations elle se hissait
jusqu'à mes bras ma bouche son sexe
déjà ouvert que je ne savais prendre
l'amour d'un homme trop jeune
est la malédiction des filles
sous serment je le fais ce soir
ou ce sera une autre que j'aimerai
du même amour des passions tristes
elle a couru dans la lande
en riant aux éclats
du bonhomme qui croyait
encore aux fées
et aux baisers laiteux.

Cris d'enfants conversations rires
montent jusqu'au souvenir du temps
dans ma chambre j'écoute elle pleure
longtemps la petite les autres sont partis
elle se mouche court derrière le vent
qui a rejoint les autres sont toujours en tête
silence maintenant je suis dans cet instant
où j'ai appris à me taire en boule
dans mon grand corps encombrant les filles
souvent reviennent vérifier la qualité des larmes
ne perdent pas de temps prennent ma main
je revis nous marchons
je ne comprends pas tout
ce qu'elle veut me dire me dit
sa voix suffit à ma consolation
je vois encore sa main se détacher
longtemps longtemps après
des larmes me reviennent
les enfants ont disparu
la cour est silencieuse
je me repose
un court moment.

Quand vous irez sur des sentiers secrets
au plus près des beautés des jardins
des nids des caches de mots perdus
quand vous aurez le sursaut des hommes
sans témoins sans honte sans chagrin
penché sur la balustrade Europe
jouir de l'air marin des ressacs de l'enfance
quand vous aurez d'un coup les poumons
flétris par l'odeur de la faim
du froid des eaux glauques la nuit
des amours engloutis
dans l'effroyable peur
du voyage sinistre
quand vous reprendrez souffle
la balustrade tombera
dans les mers intérieures
et vos bras corps jambes
comme des fers anciens
s'ouvriront peut-être
dans la chute finale.

Pour Olivier Terwagne

Ce n'est pas rien,
ce temps passé
on ne sait où,
peut-être sur les mains,
enluminures des caresses,
cartes et portulans intimes,
ordalies sans merci
d'un tournoi sans témoins,
ce n'est pas rien,
de réchauffer le cœur gelé
des hommes, encore,
ne pas soustraire,
ce qui n'est déjà plus
à ce qui vient vers nous,
le soir retient l'aube en otage
et nous ouvrons des livres,
des livres de toutes races,
nous lisons en alerte
pendant le grand combat,
la nuit recule enfin,
elle perd le terrain
que le jour ne consolide
jamais.

Pour Daniel Fano

Parfois un poème,
une façon d'accueillir
ce qui n'est plus
ordre de marche et confusion
parfois un poème
une face de honte
laisser la lumière
se reposer à l'ombre
parfois un poème
de la glace sur des coups,
des morsures anciennes
on n'en parle plus,
parfois un poème
dans la fumée
un poème s'en va
de la fumée
ce qui demeure
d'un poème
parfois.

Pour Jean-Louis Sbille

Des enfants des petits déjà grands
agités douloureux des crapules peut-être
des êtres sans lointain
hommes de rien et de trop sans désir
fatigués d'apparaître où la lumière meurt
ne touche que des ombres
des bouches entrouvertes
sur rien si peu que ça ne vaut la peine
d'en faire toute une histoire
des enfants affamés relégués
à l'arrière presque au bord
sont parfois des volcans le chaos
lave morve larmes venin crachin
de haut chagrin et de basse vengeance,
enfants de petite troupe carnassiers ricaneurs
font dans la nuit froide des joutes de malheur
les vivants sont parfois conjugués au passé
à peine nés tourmentés des enfants sans raison
des hommes sans regard
aux yeux si grand ouverts
qu'on leur voit parfois ce qui tombe en nous
qu'on frémit on a peur on en tremble
ces enfants sont les nôtres.